



Du père autoritaire au désir

Philippe La Sagna

Lecture partielle de « Subversion du sujet et dialectique du désir »

Lacan dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » ne met pas en avant le trauma comme ce qui est le plus décisif au niveau de la constitution du désir. On peut remarquer le lien ici avec la question classique du père traumatique souvent à l'arrière plan chez Freud et les post freudiens. Lacan met plutôt en avant la structure elle-même comme trauma¹. Le caractère inharmonique qui se signale dans l'inconscient n'est donc pas contingent, lié à l'éducation par exemple, mais plutôt structural. L'Autre manque, la structure signifiante débouche sur une incomplétude qui met en cause sa consistance. Lacan va chercher déjà dans un au-delà de l'Œdipe le secret de l'inconscient. Ceci passe par une critique de l'Œdipe freudien et de la part théologique qu'il implique. L'Œdipe ne ressort pas pour Lacan de la comédie, soit de la rivalité sexuelle avec le père pour la mère. L'Œdipe de Lacan part du problème du père, mais à partir des difficultés structurales de la fonction paternelle. La fonction réelle du père, en particulier la génération apparaît en tension avec sa fonction de symbole et son rapport à la loi, fonction de symbole elle-même en contradiction avec la réalité du père et son image. La science contemporaine accentue ce contraste entre les deux fonctions. Ce qui apparaît le plus nettement c'est la difficulté de la réalisation de la fonction symbolique du père, fonction qui est liée à la loi et au désir pour le sujet. En effet ce symbole-là du père n'est pas directement disponible d'où la question de savoir qu'est-ce qu'un père si on considère le symbole avant tout.

La première idée de Lacan, développée dans « le mythe individuel du névrosé », est que la rivalité imaginaire et le fantasme de meurtre du père du névrosé suppléent à cette difficulté de symbolisation. L'affrontement imaginaire en produisant le symbole même du père mort surmonte l'énigme de savoir ce qu'est le père. L'imaginaire et le fantasme vont donc accoucher du père mort, et par-là d'un symbole du père, comme Nom-du-Père à partir de la mort fantasmée.

Ceci étant, le père symbolique s'appuie aussi chez Freud sur le père mort issu lui d'un autre mythe qui est celui de *Totem et Tabou*. Si le père mort est bien un père symbolique il est aussi chez Freud un père mythique et impensable, impossible et donc aussi réel dit Lacan². Mais le père tué du meurtre du père originaire l'est pour être conservé *tutare*, c'est tout l'enjeu du *Moïse*.

L'origine de la loi posée dans le meurtre (plus que dans la mort du père) est à l'origine du *Totem* puis du dieu jaloux et du dieu unique. Mais ce meurtre est aussi à l'origine de la civilisation.

Le père est donc lié à une réalité sacrée et spirituelle, elle aussi, acquise par une voie qui implique un affrontement imaginaire mais fécond dans une perspective dialectique, mais qui a comme arrière plan un trauma historico-mythique. La version qui actualise l'Œdipe nécessite ou implique une dramatisation essentielle des relations dans la famille qui résonne avec la

¹ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 811.

² Lacan J., *Le séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 6.



crise des générations célébrée au début des années trente du siècle passé et jusque vers les années cinquante. Lacan va critiquer cette crise par la suite. En effet, les années soixante vont faire exister un père plus *rock and roll* et un goût de la comédie après la grande tragédie de la guerre. Dans le même temps on passe à une critique sociale du patricentrisme en voyant derrière toute autorité la figure du père. La crise des générations sera absorbée par le consumérisme.

Lacan au début des années soixante va réaliser un pas de côté par rapport à un certain culturalisme qui lui était contemporain. Montrer et mettre en avant la crise de l'autorité paternelle était un topos de la sociologie et de la psychanalyse des années soixante depuis les années trente.

On retrouve ces thèses en partie dans les travaux de l'École de Francfort et dans les articles d'Erich Fromm (E. Fromm que Michel Onfray oppose à Lacan de façon comique ne voyant que du feu au problème). E. Fromm qui analyse, dans les années trente, la crise du père libéral, voit dans la crise de l'autorité paternelle la source d'un affaiblissement de la morale et d'un goût nouveau pour les autorités collectives à la source d'un totalitarisme. E. Fromm a fait valoir le complexe patricentrique : « Dépendance affective de l'autorité paternelle impliquant un mélange de peur, d'amour et de haine, identification à l'autorité paternelle vis-à-vis des plus faibles, un surmoi qui place le désir au-dessus du bonheur et un sentiment de culpabilité produit à partir de la distance entre les exigences du surmoi et la réalité, sentiment qui à son tour est efficient dans le sens de la soumission à l'autorité. »³ Il s'agit d'un masochisme social explicatif à ses yeux de l'appétit des sujets pour des régimes totalitaires. L'ouvrage d'Adorno sur la personnalité autoritaire paraîtra, lui, en 1950 à New York, ouvrage où est détaillé le lien entre le goût de l'autorité et la solution sado-masochiste du conflit œdipien avec le père.

E. Fromm développera sa thèse jusqu'aux années proches de 1968. On peut noter en particulier son influence sur Herbert Marcuse⁴.

On voit que le Nom-du-Père de Lacan balaie tout cela en corrélant la question du père avec le défaut structural. Si l'Œdipe repose sur la métaphore paternelle, cela suppose, certes, que se maintienne la fonction du père mort, mais beaucoup moins son actualisation dans la dramatisation des rapports familiaux. C'est alors en tant que signifiant manquant qu'il fonctionnera séparé de ses liens imaginaires, même si sa nécessaire incarnation est nécessaire à la solution du complexe par la castration.

Le sens de la tragédie se perd au milieu du XX^e siècle, comme le souligne Lacan, sens nécessaire pour faire croire à la consistance du meurtre imaginaire du père et pour alimenter la névrose. Les relations familiales du siècle passé sont basées à partir des années soixante sur la bienveillance plus que sur l'autorité, sur la comédie et non plus sur la tragédie.

Dans ce cas, ce qui maintient la dimension de l'autorité n'est plus le drame intersubjectif mais le seul dire. L'autorité ne se réfère plus ni à la hiérarchie, ni à la tradition au sens où elles fonderaient la loi. La loi se fonde dans un dire qui ne renvoie qu'à lui-même. Par la suite, Lacan montrera que ce dire n'est pas sans lien avec l'objet voix, puis avec le réel du « dire de Freud » qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est bien faute de ce rapport sexuel que s'y substitue la Loi de l'Œdipe qui est alors la conséquence d'un meurtre non plus imaginaire mais réel, celui du père de l'origine. Mais cette loi qui suppose la castration repose en réalité logique sur l'exception d'un dire que non à la castration qui « autorise » la castration de tous. L'énonciation se substitue donc à l'histoire et au drame dans un mouvement homologue à l'énoncé qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Lacan détache la fonction d'autorité de celle du

³ Fromm E., « Le conditionnement social de la thérapie analytique. », *La crise de la psychanalyse*, Paris, Anthropos, 1971.

⁴ Marcuse H., *Éros et civilisation*, Paris, Éditions de Minuit, 1955.



père pour ramener l'autorité du côté du dire et du discours et suppose donc un père en retrait sur le magistère. C'est un écart par rapport à la figure du père éducateur cher à l'âge moderne. Le renversement de Lacan c'est que si le père n'est pas un Autre de l'Autre alors il ne fonde pas la loi. Elle s'autorise d'elle-même de son énonciation, du dire qu'il y en a. Cela n'enlève rien à la loi pas plus qu'à un père qui la suit et se l'applique, qui en est donc sujet. Cette loi s'applique à lui-même c'est-à-dire aussi bien à travers sa castration – une femme et une seule par exemple ! – qu'à travers sa fonction qui n'est pas de l'énoncer mais de l'entendre pour mieux la suivre. La castration assumée devient la trace de la loi chez le père et celle du père dans la loi. L'exception ne sert qu'à la fonder dans le réel. Le seul Autre alors c'est la mère, mais ce qui persiste chez le sujet c'est un appel amoureux à un au-delà de l'Autre maternel. Cet amour fonde une demande d'amour qui fait exister la figure d'un père idéal, tout amour, en place d'Autre de l'Autre, idéal toxique s'il en est, au cœur de la religion.

Le désir va donc ici venir comme une limite à l'amour que ne connaît pas cette demande de l'amour sans limites. Le désir marque pourtant son lien à la loi comme limite. Le désir ne s'oppose pas à la castration mais s'y origine.

Le désir rompt l'inconditionnel de la demande d'amour, demande transcendante et abstraite, car il utilise la condition du besoin pour réaliser une *Aufhebung* dans un objet emprunté au besoin, soit dans l'objet du désir, *a*, qui viendra ensuite comme sa cause. Donc, la demande, et l'amour, et le père sont source d'assujettissement là, où le désir détache et sépare.

Le désir, lui, vient autrement par rapport à la loi car il ne se situe pas de la loi comme médiation (celle dont parle Hegel dans « la dialectique du Maître et de l'Esclave »). Le désir fait la loi d'une façon différente, le désir du père la fonde mais en tant que désir pour cette femme-là. C'est un désir qui la qualifie comme mère et est la source de son interdiction pour l'enfant, interdit d'où naît le désir de l'enfant. Le désir et son objet sont libérateurs car ils redonnent au sujet une capacité de séparation de l'Autre maternel et de l'amour idéal ; ce qui permet en fait d'échapper à l'angoisse n'est pas la loi (médiation) mais le désir. Le désir dans la condition absolue c'est le *a*. Face à un analyste représentant transférentiel du père et de l'assujettissement, Lacan propose la figure de l'analyste en place d'objet *a* qui permet de se séparer de l'Autre. Le père « [unit] un désir à la Loi »⁵ et la névrose, au contraire, forge l'image d'un père idéal au-delà du désir et de la loi qui serait maître de son désir ; ce fantasme s'alimente de l'amour qui a pour envers la haine du père dans tous les sens du terme. La psychose livrera la figure réelle de ce que la névrose fantasme. Derrière l'appel au maître de la loi se cache toujours le fantôme toxique d'un maître du désir qui aurait intégré sa jouissance ! Reste qu'à l'heure du *plus-de-jouir* généralisé il ne reste plus que l'Autre vraiment autre, dont nous sommes séparés, pour loger la jouissance...

⁵ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 824.